# La poésie est toujours debout

Autor(en): **Voisard, Alexandre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **78 (1975)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685318

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Alexandre Voisard

## LA POÉSIE EST TOUJOURS DEBOUT

*A la mémoire de Pablo Neruda*

Est-il rompu le champ du repos
qui tenait coites les mâchoires de nos aïeux
comme des souris ailées
qui ne rêvent que d'obstacles
est-elle battue la brèche
où s'engouffraient en grappes
nos vœux de longue haleine et de pain frais
oh quelle loupiote s'éteint
dans le petit hameau de notre tête

« Menez les bœufs » disait-on autrefois
« menez les bœufs à des prés plus intimes »
et l'on tirait les bêtes par les cornes
jusque dans les taillis où flottent les cotillons
c'était notre folie de croire
que le pardon couronne ces malicieux écarts

Ecoutez-moi braves gens
il est temps que vous entendiez
l'agneau qui est en moi
vous parler le langage du loup
faites taire vos fourchettes et ne pleurnichez pas
en écoutant l'histoire que je vais vous conter.

★

*Ecoutez*
*Hoooooooo... ho*
*Hoooooooo... ho*
*ainsi avions-nous coutume d'appeler*
*si l'angoisse tout à coup nous prenait*
*dans les dédales flous de la montagne*
*puis le silence martelait nos tempes*
*avec une violence d'horloge*
*où sont passés les cavaliers ?*
*et les coupeurs de lianes télégraphiques*
*et les cueilleuses de baies avec*
*leur fichu rouge et leur croupe nourrie ?*

*puis au loin on entendait*
*une voix douce hooooo... ho*
*et une autre plus basse hôôôôô... hô*
*quelle musique séraphique*
*qui effrayait tant les mésanges*
*ah les amis n'étaient pas loin*
*avec leurs longs cris rassurants*
*ils peinaient nous peinions à nous rassembler*
*mais quand enfin nous étions réunis*
*épuisés d'orages sur la mousse*
*hantés du froufrou délirant des rameaux*
*écrasés d'obsédantes pensées et de veille*
*quelles tendres morsures dans le cou*
*Maria quels maquignonnages de vins*
*sous les jupons Maria*
*quelles agapes quel roulis*

★

*Vous rappelez-vous Maria*
*en ce temps-là Hérode avait ordonné un recensement*
*et nos ventres tressaillaient d'impatience*
*parce qu'Eros se tenait*
*d'une seule main à la flèche de la cathédrale*
*la jeune sève nous brûlait comme des gerbes de paille*
*on se regardait dans les yeux où sont les précipices*
*nos désirs y tombaient victimes de vertige*
*tandis que sous les gants nos doigts*
*rêvaient de peau juste rétive*
*vous vous souvenez bien sûr*
*c'était durant les dernières vacances*
*nous étions jeunes alors si jeunes*
*que nos enfants sur leurs motocyclettes*
*riaient de nos émois*

*mais ils se turent quand dans les garnisons*
*les sergents se mirent à caresser le téton des grenades*
*et quand ils virent les capitaines*
*huiler l'œillet bleu de leurs armures*

★

Longtemps vous avez cru
braves gens qui m'écoutez en vous tenant le ventre
que notre corps se satisfait de glands
pourvu qu'ils soient nombreux
que les ivresses suffisent
pourvu qu'elles y soient toutes
à ramer sans cesser pour nos comptes à rebours

mais ce n'est plus possible
on ne meut plus les trains à la glycérine
on n'émeut plus les pauvres au vinaigre des mouches
même si parfois l'on fait semblant
de se boucher les oreilles comme les professeurs
quand retentit l'ennui au fond des intestins

nous ne serons pas assez fous
pour sauter sur vos chameaux en marche
pour courir dans l'ombre de vos caravanes
où nos chiens trépassent à l'odeur de vos pipes
est-ce assez clair ce que je dis
en chinois d'Epalinges pour vous piquer l'oreille

comprenez bien que la pomme rougit
sans qu'on souffle dessus
que la tripe est de Caen
que le sang s'administre
à chaque margoulin comme les sacrements

★

*... Mais ils se turent quand dans les garnisons*
*les sergents se mirent à caresser le téton des grenades*
*et quand ils virent les capitaines*
*huiler l'œillet bleu de leurs armures*

*« avé ! ... avé ! ... salut ! »*
*pour mériter ces clameurs*
*il faut longtemps porter l'ancre à bout de bras*
*la rose de braise sur son cœur enlisé*
*il faut avoir*
*soulevé une à une les écailles des caïmans*
*pincé cent fois les lèvres molles du passé*
*labouré secrètement les nuages à venir*
*il faut avoir*
*léché la langue des mères contumaces*
*à l'instant où leurs cuisses désespérément*
*battaient dans l'incendie des pages*

*petites filles petites filles*
*écoutez bien ce que disent aujourd'hui*
*les avoines sauvages qu'on fouette*
*les bourgeons qu'on punit sous la cendre des guitares*
*écoutez les cachalots expirant aux falaises*
*ah comme la vie s'arrache petites filles*
*comme la vie s'arrache à la hauteur des champs*
*comme la vie tremble*
*d'être cette lueur sous vos cils matinaux*

★

Ah mais vous continuez à sucer
vos langoustes pendant que je vous parle
à vous fouler l'auriculaire autour des coupes
mais qu'est-ce que c'est que ce gazon
qui prend dans vos gazettes
quatre colonnes sur cinq
pendant que je vous parle
pendant que le lait coule
du sein de la jeune mère
et que l'agneau en moi se tait
pour entendre le doux murmure des lèvres
sur le tétin le tétin qui tressaille

★

*... Comme la vie s'arrache petites filles*
*comme la vie tremble*
*d'être cette lueur sous vos cils matinaux*

*encore un coup ?*
*coup de feu*
*ou coup de poing*
*ou coup de gong*
*ou coup de main*
*encore un coup du ciel ?*
*un coup d'éclat*
*un coup de tête*
*un coup de maître ?*

*ne me parlez plus de mourir*
*encore une fois sur la pointe des pieds*
*ne me demandez plus d'apaiser les bourrasques*
*ni d'orner de pétales les billets d'amour*
*ne me demandez plus où pissent les étoiles*
*ni quels cerceaux étourdissent les cigales*
*ni vers quels pétroles se hâtent les fourmis*
*ne me demandez plus de crépir de sang l'aurore*
*ne me demandez plus de mourir*
*ne me demandez plus de naître*

*encore un coup de feu alors*
*qu'on en finisse avec les épingles*
*dans la gueule du taureau*
*qui ne savait pas dire Hourra*
*un coup précis et pur au centre du hublot*
*où rouge explosera la rose*

★

*A ces mots*
*Maria posa sa joue sur mes genoux*
*puis comme les mois passaient elle se leva*
*je lui dis*
*« comme vous êtes belle Maria*
*comme vos cheveux ont blanchi*
*depuis l'année dernière où*
*nous fêtions vos vingt ans*
*à Alicante sous les eucalyptus*
*comme vos seins se sont alourdis*
*comme ils pèsent à ma mémoire fraîche*
*oh comme vos rides*
*parent joliment votre jeune front »*
*« Ne soyez pas cruel, dit-elle*
*vous voyez bien que les enfants nous écoutent »*

*et il fallut baisser la tête*
*valser lentement dans les sous-bois*
*pendant que les mitrailleuses*
*crachaient au coin des rues*
*je ne sais plus quels humiliants refrains*
*et nous dansions petite fille*
*et nous valsions mère-grand*

*« que mon ordonnance*
*soit belle comme un confiteor »*
*dit le docteur en se penchant vers elle*
*« écartez-vous qu'elle respire »*
*les soldats reculèrent de quelques pas*
*elle respira encore à peine*
*un souffle de paix passa*
*qui nous fit sursauter tous*
*c'était le deux juillet*
*et les tilleuls mouraient*
*sous l'averse d'abeilles*

★

Voyons braves gens
ne bâillez pas davantage
mesdemoiselles essuyez vos paupières
mon histoire est finie
ne la répétez pas surtout
on vous prendrait par le collet
en vous jetant dehors
ou bien plus sottement
on se rirait de vous
la seule chose qui maintenant importe
c'est que moi seul m'en souvienne
et ne l'oublie jamais
ne l'oublie jamais ne l'oublie jamais.

*... C'était le deux juillet*
*et les tilleuls mouraient*
*sous l'averse d'abeilles.*